

Journal d'Entres – Memento, Thomas Arnera, Septembre 2022

SEPTEMBRE 2022

Journal d'Entres

MEMENTO

ARNERA THOMAS

Samedi 3 septembre

Mots-clés : Dewey – Art – Commun – Médium – Matériau – Journal

J'arrive à publier le mois d'août à temps cette fois-ci, ce qui signifie que j'ai rattrapé mon retard en termes de publication du journal au mois le mois. C'est de bon augure sachant la période qui s'ouvre. Ne pas l'entamer avec du retard me permettra peut-être de ne pas trop en prendre. Je note au passage comment les périodes de relectures sont aussi stimulantes pour que la pensée, qui se déroule dans le temps long, s'actualise sur le moment en restant connectée aux moments passés. Ma lecture fragmentée de Dewey est aussi facilitée par les relectures des notes prises, retranscrites, ou retraduites dans le journal. Je ne sais pas trop quoi penser des citations quand elles sont trop importantes dans le journal. J'ai l'impression de changer de registre d'écriture et, parfois, me livrant à un début d'analyse, de ne pas nécessairement me l'adresser, donc d'écrire pour d'autres. Inversement je trouve cela intéressant de pouvoir partager une lecture ainsi, par l'intermédiaire d'un journal. J'ai aussi un sentiment de dépolitisation possible avec ce geste. Le journal, en n'étant plus l'espace de « mon » écriture, mais celle où cohabite un dialogue depuis des citations, devient un espace qui se verrouille possiblement. Je cite, mais ces citations me parlent personnellement et j'arrive à les saisir depuis le contexte de ma lecture. Ce geste de citer et d'écrire est un geste que j'ai fait essentiellement avec l'écriture de mes deux mémoires ou celle d'articles, mais assez peu dans ce deuxième cas.

Avant-hier, puis hier, j'arrive à la fin du livre et il se passe quelque chose d'intéressant. J'écris un mail à mes deux directeurs de thèse pour leur adresser le document qui réunit le journal avec les photos d'Amaël de janvier à août, donc l'équivalent de ce qu'il y a, à ce jour sur le site internet. L'idée me vient assez spontanément et aussi pour pallier au fait que je n'ai pas écrit ce que je voulais écrire cet été. C'est d'ailleurs par cela que je commence. Un propos sur la sociologie politique, parce que c'est à cet endroit-là que je veux situer, positionner mon travail. « Pourquoi et comment » c'est ce que j'aurais aimé tenter dans ce texte.

Je commence donc ce mail par une dérive, car ce n'est pas l'objet du mail. Et je sens que j'ai envie d'écrire, je sens alors aussi que je suis dans une période où il pourrait être propice d'écrire. Ce n'est pas la première fois que le mois de septembre correspond à un moment où j'apprécie écrire, peut-être parce que je sens que je n'ai pas le temps ou que je ne l'ai pas pris pendant l'été. De la dérive, j'en reviens au sujet, le partage de mon journal. Envisager ou non le journal comme un matériau. L'envisager ou non comme un acteur de la recherche. Que faire. En écrivant cela, ici, dans le journal, je pense à cette idée d'acteur, donc d'objet médian, pour parler avec D.Winck, mais je pense aussi à l'appareillage de Citton et Haraway. Est-ce que quand je lis mon journal à haute voix, par exemple, en Jean-Spagh, une sorte de recherche compagne, d'hybridation, se met en branle ou médiatise quelque chose ? Ce que j'écris à M. et P. est d'un autre ordre. Il y a dans les mondes de l'art, de l'architecture, mais aussi de la recherche un « moment relationnel ». Partager mon journal fait à la fois du journal un acteur et, donc, du journal un matériau relationnel. Le partage, donc la mise en commun du processus de recherche, de la recherche en train de se faire devient le motif de la recherche et possiblement un élément de méthode. Je fais alors le parallèle avec Dewey depuis cette idée de matériau où celui-ci considère que le matériau fait œuvre dès lors qu'il porte une intention dans le façonnage jusqu'à la réception. À ce titre, le matériau devient médium et non plus seulement matériau.

J'aime cette idée de penser le matériau comme un médium et c'est quelque chose que je pourrais donc transposer à l'idée du journal partagé. Le matériau devient médium et le terrain devient milieu. Et au milieu de cela justement l'idée de commun au travail. Un matériau en commun qui travaille un milieu en commun. À voir. L'étrangeté se poursuit le lendemain (donc hier) lorsque je reprends ma lecture de Dewey et que celui-ci vient justement sur le terrain des

communs et des biens communs en lien, je crois, avec la question du médium et du matériau (à partir de la page 461).

« La question du matériau objectif qui entre dans une œuvre d'art et celle de son mode opératoire ne sont pas séparables. À dire vrai, c'est la manière dont la matière des autres expériences s'insère dans l'expérience esthétique qui constitue sa nature au regard de l'art. Mais il y a lieu d'observer que des termes comme « général » et « commun » sont équivoques. Le sens qu'ils véhiculent, par exemple, chez Aristote et sir Joshua n'est pas celui qui vient le plus spontanément à l'esprit d'un lecteur contemporain. Pour le premier, ils renvoient à une espèce ou un genre d'objets, et, qui plus est, un genre déjà existant en fonction de la constitution même de la nature. Pour un lecteur non averti de cette métaphysique sous-jacente, ils véhiculent un sens plus simple, direct et empirique. « Commun » est ce qui figure dans l'expérience de plusieurs personnes ; tout ce à quoi plusieurs personnes ont part leur est commun par ce fait même. Plus une chose est fermement ancrée dans l'agir et le pâtir formateurs de l'expérience, plus elle est générale et commune. Nous vivons dans le même monde ; cet aspect de la nature nous est commun. Il existe des tendances et des besoins communs à tous les êtres humains. L'« universel » n'est pas quelque chose de métaphysiquement antérieur à toute expérience, mais c'est une manière pour les choses de fonctionner dans l'expérience à titre de traits d'union entre évènements et intrigues particuliers. Tout ce qui peut exister dans la nature ou dans la communauté humaine est potentiellement « commun » ; que la chose soit ou non effectivement commune dépend d'un certain nombre de conditions, et en particulier de celles qui affectent les processus de communication.

Car c'est par les activités partagées, ainsi que le langage et les autres modes relationnels, que des qualités et des valeurs deviennent communes à l'expérience d'un groupe humain. Or l'art est le mode de communication le plus efficace qui existe. C'est la raison pour laquelle la présence de facteurs communs et généraux dans l'expérience consciente est un effet de l'art. N'importe quoi au monde, aussi individuel soit-il dans son mode d'existence, est, comme je l'ai dit, virtuellement commun, étant donné qu'il s'agit de quelque chose qui peut, en tant que fragment de l'environnement, interagir avec n'importe quel être vivant. Mais la chose devient un bien commun conscient, ou se trouve partagée, par le truchement des œuvres d'art mieux que par tout autre moyen. De plus, l'idée selon laquelle le général consiste en l'existence de genres de choses invariants a été balayée par l'avancement des sciences physiques et biologiques. Cette idée est le produit de conditions culturelles, concernant à la fois l'état des connaissances et de l'organisation sociale, lesquelles conféraient à de l'individualité un statut subordonné en politique aussi bien que dans l'art et la philosophie.

La question de la manière dont le matériau commun s'inscrit dans l'art a été traitée en rapport avec d'autres questions, notamment celle de la nature de l'objet et du médium expressifs. Un médium aussi distinct d'une matière première est toujours une forme de langage et donc d'expression et de communication. Des pigments, du marbre, du bronze, des sons, ne sont pas comme tels des médias. Ils n'entrent dans la formation d'un médium que s'ils interagissent avec l'esprit et le savoir-faire d'un individu. »

Ce passage ouvre donc un passage justement vers d'autres lectures et aussi vers d'autres transpositions, analogies. La suite, page 464, est aussi intéressante dans la manière dont l'auteur situe le médium de l'expression dans l'art comme « ni objectif ni subjectif ». Cela me renvoie toujours à la pratique du journal et dont l'utilisation de citation ne doit laisser croire ni à moi ni à d'autres qu'elle permet d'objectiver le propos qui y est tenu. D'ailleurs, elles sont retranscrites par intuition, plus que par conviction ou forme de validation. Je traduirais donc ce rapport ni objectif, ni subjectif toujours dans les termes de Pascal avec l'idée de processus d'objectivation. J'ai aussi longtemps eu en tête cette idée de *subject* comme un processus, plus qu'un état justement et que des

lieux comme la friche Lamartine permettent de vivre possiblement. Des processus, des états intermédiaires.

À la lecture de ces pages, je pense également à Mermoz, à la manière dont nous y avons travaillé, comment ce que nous y avons déployé a pris forme justement. Ou encore au travail d'écriture théâtrale de la compagnie Augustine Turpaux. Il y a ici un travail à venir de penser cette idée chez Dewey que l'art est le mode de communication le plus efficace. Transposer à notre expérience à Mermoz je crois qu'il y aurait matière à redire ou en tout cas à penser comment des modes aussi efficaces de communications sont entravés à la fois depuis l'extérieur et depuis l'intérieur du travail artistique.

Hier, avec J. nous évoquons à la friche aussi la façon dont son fonctionnement ne convient finalement probablement à personne individuellement. La friche est nécessairement autre chose que la somme des visions que l'on a d'elle.

J'oublie d'évoquer cette envie de travailler l'idée de milieu non-spécifique qui pourrait être un motif de la thèse aussi autour de cette idée de devenir non-spécifique.

Lundi 12 septembre (le 13 à 8 heures)

Mots-Clés : Dewey – Enquête – Notoktone – Friche – Saliariat – Relogement – Création – Intersectionnalité

Hier soir, avant de dormir, et conscient que je n'aurai pas l'énergie de tenir mon journal je prends quelques notes de ce que je voudrais relater ce matin. Ce faisant, et n'ayant pas mon carnet à disposition, je prends une feuille A4 dont je n'utilise que le verso. Je tire une série de flèches avec des éléments clefs de ce que je veux développer et, un peu comme lorsque j'écris certaines journées, quelque chose de l'ordre d'une pensée se structure, des éléments se relient et des réflexions émergent au-delà du seul commentaire de la journée. C'est appréciable et inattendu à ce moment-là.

Cela commence plutôt chronologiquement avec des éléments sur Dewey que j'extirpe à un podcast que me conseille Julien lorsqu'il voit l'autre jour, au Pinpins, que je lis un livre de ce dernier. Le podcast, que je trouve sur le blog « floraisons », est une interview d'un couple qui pratique « l'enquête critique » comme il la nomme, et ce au départ des travaux de Dewey et de sa conception de l'enquête. Ils évoquent l'enquête comme dispositif des recherches et la méthode dans un de ses sens étymologiques qui veut dire « voix », « faire voix » ou « prendre voix ». J'apprécie cette dernière idée. Ces éléments me donnent beaucoup à penser autour de mon envie pour 2023 celle de commencer un travail de revue autour des lieux. L'envie que cela puisse peut-être prendre la forme d'une enquête, même si je ne sais pas si ce terme est vraiment pertinent pour moi encore. J'aime l'idée aussi d'une forme de journalisme, mais quelque chose qui s'inventerait là aussi et peut-être depuis ma pratique de journal plus que d'une idée commune de ce qu'est le journalisme. Nous verrons. L'idée pour 2023 reste de me centrer sur Notoktone, les cours à l'université et la thèse. Il y aura aussi Agencements et la friche Lamartine comme engagement. Il faut laisser de la place.

Ces éléments sur Dewey, je les rapproche d'une discussion avec Nicolas. Un des interviewés encense le philosophe américain ce qui continue de me poser des questions. J'en parle à Nicolas hier. Il y a des termes tels que « nègre » ou « art nègre » que l'on retrouve au début et un peu dans le corps du livre. Le livre a été écrit au début du 20^{ème} (1930) qu'en était-il à l'époque des luttes contre l'esclavage et le racisme. Je m'interroge sur la finesse avec laquelle l'auteur parvient à entrer dans les pratiques artistiques et le décalage possiblement avec d'autres réflexions qu'à l'époque on aurait qualifiées d'humaniste peut-être ? Je me pose des questions aussi sur son rapport aux femmes puisque jusqu'à ces dernières pages (520) je ne crois pas avoir lu une seule fois une citation

d'artiste femme. Seuls des hommes sont cités durant tout le livre sans que cet élément ne soit discuté à aucun moment.

Avec Nicolas nous faisons des recherches et je tombe sur un article qui me semble intéressant à ce sujet et que je lirai dans la foulée du livre : « Classe, race et genre : est-il utile de lire John Dewey aujourd'hui pour lutter contre ces dominations » ? Je verrai bien ce qu'il en est, mais j'entrevois dans cet article des pistes pour travailler cette discussion que j'ai entamé avec moi-même depuis un moment. Là aussi, nous en discutons avec Nicolas. Cela n'annule pas les éléments que je retire de ma lecture de Dewey. Pour autant, dans mon rapport à la lecture, j'ai besoin d'aller au-delà des seuls éléments que livre un texte. Par ailleurs, les travaux de Dewey, notamment sur l'enquête ou la question du problème public, rendent d'autant plus problématiques certaines absences dans ces travaux. Jusqu'à quel point doit/peut-on cheminer avec un auteur. N'est-il pas du ressort de notre génération de venir aussi discuter les auteurs dans leurs coulisses ? De même que livrer les coulisses de nos recherches devient un enjeu épistémologique et politique ?

De manière assez différente, mais non loin de là, nous avons, hier midi, une discussion avec un visiteur à la friche. Au cours du repas de midi, ce dernier lâche une phrase étonnante. Il dit que nous allons être relogé·e·s dans la « zone ». Je suis un peu surpris et pense d'abord à une expression un peu maladroite et incorporée chez mon interlocuteur. Je découvre que non. Que suite à un évènement dans la trajectoire de mon interlocuteur, celui-ci a développé une peur, voire une colère et une hostilité, à l'égard des « quartiers ». Pour lui, ce relogement est donc problématique quand de mon côté la problématique est plutôt à l'inverse au sens où, comment justement dans un moment de violence, qui ne concerne pas que les quartiers populaires, mais l'ensemble de notre société et sur des plans très divers et variés, nous mobilisons notre collectif pour faire face, pour agir en « responsabilité » aussi. Ici, je parle aussi au sens individuel. Venir sur des enjeux sociaux et sociétaux lorsque l'on est un collectif d'artiste n'est pas si évident. Nous pouvons puiser chacun·e dans nos trajectoires ou encore nous appuyer sur le collectif pour pouvoir le faire quand seul, nous ne nous sentons pas nécessairement à la hauteur. C'est aussi le moyen, peut-être de ne pas s'inscrire dans un stand de tir comme me l'évoque la personne tout en me signalant que les listes d'attentes sont énormes pour cela et que cela fonctionne par cooptation. En riant jaune, je dis : « comme la friche finalement ».

J'essaye de ne pas juger la personne en question, car je ne sais pas quelle sera ma trajectoire personnelle à cet endroit-là. Où en serais-je et où en serons-nous dans 20,30 ans ? Je sais que je veux continuer à m'outiller aussi intellectuellement pour ne pas me perdre et virer à droite, même sans en avoir conscience. Pour cela la sociologie, ou la manière dont j'entends la pratiquer est, je crois, ma meilleure alliée et elle m'aide depuis plusieurs années à prendre certains chemins plutôt que d'autres. Mais c'est une certaine sociologie et c'est celle-ci qu'il va falloir continuer à travailler, une sociologie en pratique.

Investir ma pratique dans le relogement est un des fils que je déroule aussi avec E. dans une discussion le soir, lorsque je lui relate d'ailleurs cette discussion. Comme je l'ai écrit dans le dernier journal tenu, le relogement est à la fois une manière d'y investir ma pratique, mais possiblement de continuer à la réinventer. Mais je ne partirai pas de rien, je crois. Le relogement peut-être une manière de faire fusionner mes trois chantiers de ces dernières années et qui se sont aussi développés depuis le relogement de Lamartine vers les nouveaux sites. Mémento avec le relogement, la destruction d'un lieu que nous avons occupé dix années, Ville En Résidence qui donne aujourd'hui Notoktone, manière d'investir le relogement depuis les pratiques artistiques et plus encore l'espace public et, enfin, UFR, manière de faire friche ailleurs dans un quartier, lui aussi prioritaire et que certains s'autorisent à appeler « la zone ». Chacun de ces chantiers parle aussi à sa manière d'art, d'espaces publics bien spécifiques, de construction de problème public, d'art et de rapport au public, et bien sûr de villes. Le tout venant toujours en rapport avec les questions des lieux et des milieux.

Le relogement redevient le storytelling de ma recherche, j'y pense ces dernières semaines à nouveau pour ré-axer mon travail dans la perspective d'une écriture de la thèse qui serait un récit. Là aussi on peut parler d'objet acteur ou actant. Il s'agit ici peut-être du retour de l'idée d'objet de recherche, mais uniquement au prisme de la manière dont les objets font recherche et non pas dont je fais recherche sur un objet. C'est l'idée d'une sociologie en pratique. Le relogement construit ma pratique et la raconte à la fois, c'est ce que j'écris hier soir sur ma feuille A4.

Hier, avec E. nous discutons aussi de notre rapport à notre milieu et à nos pratiques. Là je me mets plus à l'écoute, car je sens qu'elle est en plein questionnement personnel. Cela nous fait dériver aussi sur les effets de milieu et plus tard nous discutons aussi de notre rapport à l'art contemporain. Je me retrouve à parler de la friche, à la manière dont, pour moi, il peut-être vain de vouloir vivre de son art au sens strict. J'ai l'impression que cela produit des impasses qu'elles soient économiques, sociales ou même psychologiques. Je fais le parallèle avec moi, c'est comme si je voulais devenir un grand philosophe et vivre de mes cours, de mes livres et de mes conférences internationales. Si la sociologie m'a intéressé, je ne crois pas que ce soit par passion, ni par ambition. Il y avait certainement du désœuvrement et une manière de me réaliser dans des moments sociologiques. J'écris cela à l'écoute du podcast où le couple de PMO évoque l'enquête comme une manière d'agir sur un monde incertain, instable et possiblement déprimant sur beaucoup d'aspects (ce sont mes mots). Il y a dans la sociologie quelque chose qui s'exprime, donc, pour le dire avec Dewey, un matériau pressé et exprimé qui trouve une forme, et, pour le dire avec les PMO une manière de faire ou prendre voix.

Je sais donc que je ne pourrais pas vivre uniquement d'une sociologie conventionnelle, je n'ai pas le parcours pour cela et si cela devait arriver cela ne durerait qu'un temps avant que j'ai besoin de changer, de faire autre chose. C'est donc dans nos lieux et en l'occurrence à la friche Lamartine pour moi que je/nous (nous) réinventons et que nous réinventons des manières d'être au monde y compris au monde professionnel. Les effets de milieux, structurés depuis des institutions qui passent autant par des effets d'appellations, que des enjeux de reconnaissance et de réputation font violence à nos trajectoires en friche. Comment travaillons-nous à faire exister encore ces lieux de créations qui dépassent largement la question artistique, mais où l'art reste un levier pour faire exister cet autre rapport.

Ce qui se passe à la salle ERP actuellement me questionne. Trois ou quatre hommes, et qui font une exposition pour un évènement plus large à l'échelle de la ville. Ce n'est pas anodin, ce n'est pas la première fois que cela arrive puisque les mêmes acolytes avaient réalisé une exposition il y a deux ans. De l'autre côté des autres acolytes font eux aussi une exposition alors que l'un d'entre eux fera sur le seul mois de septembre trois expositions qui semblent le pousser dans ces retranchement notamment pour ce qui est de la disponibilité. Hier, il peine à me dire bonjour. Je vois, toujours à cette petite échelle, ce rapport très généré, mais aussi générationnel qui se joue, ici pour ce qui est de l'art plastique. Ce rapport se joue soit dans la joyeuseté d'une poly-activité, soit dans la nervosité de devoir exister médiatiquement dans un milieu. Quand le médium de Dewey devient média ? Par exemple l'aquarelle que l'on appose sur un flyer que devient-elle ? Quand le vernissage devient le moment clef de l'expérience artistique ou les invitations que l'on doit faire à la première d'un concert ? Quelles places ont ces moments médiatiques, pour ne pas dire médiarchique dans l'achèvement d'une expérience artistique ?

Penser les hommes me conduit nécessairement à penser les femmes à la friche. En écrivant cela je pense aussi à la faiblesse de la mouvance queer (je pense être maladroit ici) à la friche. Nous en discutons l'autre jour d'ailleurs. Cela renvoie aussi à un mode dominant de fonctionnement à la friche. La friche est probablement plus égalitaire que bien des structures dominantes dans le champ culturel. Mais, au regard de notre moment, nous serons bientôt l'une de ces structures. Et je crois que le binarisme l'emporte à la friche et j'en suis probablement un des acteurs étant moi-même blanc cis-genre, hétérosexuel... La friche aujourd'hui est tenue par des femmes, ou des hommes non mascu (ou pas trop) que ce soit dans sa gestion, son administration et possiblement sa

représentation. C'est une bonne chose je crois au regard de ce que cela a pu être. Et je pense que cela ouvre aussi des possibles en termes de réinvention de notre collectif. Pour autant, cette situation me renvoie aussi à un moment où les hommes se laissent porter. Sur un mode très caricatural, j'ai l'image d'un homme qui rentre du boulot et qui s'assoit fatigué se faisant servir un verre de spiritueux avec des glaçons dans une maison extrêmement bien rangée. La friche est actuellement gérée en bonne mère de famille ce qui est probablement plus intéressant qu'en père de famille, mais qui n'enlève pas un certain nombre de problématiques en premier lieu desquels nous restons guidé·e·s par des schémas dominants, patriarcaux de nature discriminante au sein de la structure.

Mardi 13 septembre 2022 (à 22h52)

Mots-clés : Janus – Théâtre – Écriture – Critique

La journée débute par l'écriture d'un journal et va probablement se terminer par celle-ci aussi. Cela augure une période où le journal va reprendre de la place, paradoxalement, alors que j'en ai besoin pour d'autres choses. Pourtant, je dois témoigner pour moi-même, au moins au début, de cette reprise de l'opéra. Aussi, je crois que le contraste, dont je n'ai pas nécessairement encore la nature en tête, entre l'expérience de l'Opéra et celle de Notoktone va être intéressant à écrire et à lire depuis le journal. Je me fais cette remarque aujourd'hui, deux espaces où Jean-Spagh est présent et selon deux modalités très différentes. Mais cela continue de faire de lui et moi un chercheur et de nous les personnages d'une même recherche ou d'une recherche compagne.

Je ressens aujourd'hui la tension liée à ma pratique. Il me semble que sur la moto, avant d'arriver, je me demande de suspendre ma critique, mon jugement, vis-à-vis de ce que nous faisons au théâtre. Je crois que je veux le faire pour laisser de la place au faire et aussi parce que la critique, je l'ai déjà énoncé, je crois qu'elle est juste et que je peux l'ajuster. Elle n'est pas difficile à produire a priori, car la critique des institutions est une institution désormais que j'habite bien volontiers.

Ne pas vivre la tension critique par contre me paraît impossible. Je suis sans cesse ramené à elle quand je vois l'affiche avec mon nom et pas ceux des autres ou pas celui de l'association qui faciliterait peut-être les choses. Quand j'entends du jargon, quand je vois des logiques issues de la division du travail opérer, que j'identifie une quasi non-mixité en termes d'extraction sociale, de milieu d'origine. Je ne peux pas m'en échapper non plus, me dérober à cela.

Cette tension je la vis toute la journée aussi en prenant du plaisir à être là, dans ce théâtre, enfin et à nouveau entouré de gens, à travailler en équipe. Cela me stimule, de même que la table de travail que nous formons toute la journée avec M, G, P et A par intermittence. C'est une table de travail où s'expriment des métiers, des expériences. Celle de G en tant que metteur en scène ou celle de M en tant que dramaturge. J'apprécie, observer, écouter et apprendre depuis ce que j'identifie comme des gestes de métier. Les mêmes que j'observais en regardant Léa ou Pierre Damien jouer au sein de la compagnie Augustine Turpiaux. Des choses précises qui, après ma lecture de Dewey, me donnent à envisager cette question de métier artistique et de la manière de traiter un matériau. Chez M. je le perçois dans une approche psychologique des personnages et de l'histoire que nous avons écrite tant bien que mal avec Antoine. Quelle est l'intention que l'on veut faire passer au travers d'une scène, d'un personnage, qu'elle est la relation qui se joue à cet endroit-là. Une rigueur tenue à ces endroits comme préalable pour avancer et penser l'écriture. De son côté, la relecture de G est bien celle d'un metteur en scène et, donc, une réécriture du livret, là aussi, mais depuis un autre geste. Même si G et M s'accordent sur le fait qu'il faut simplifier la narration pour permettre d'entrer plus facilement dans l'univers, je perçois chez G un geste un peu plus marqué pour simplifier. M vient d'arriver ce qui explique peut-être une approche plus prudente, mais qui reste elle aussi assez tranchée. Mais je sens une attention assez différente vis-à-vis du propos. Les

deux approches en tout cas, et la manière dont nous nous écoutons collectivement, donnent à ce moment une jolie couleur.

De mon côté, mon geste de métier s'exprime aussi, même si je ne saurais le caractériser réellement. Il passe ici par un geste de lecture et d'attention à nos intentions. Ces intentions je tente de les exprimer, je crois dans un geste critique et compréhensif de la situation. Critique à notre égard et compréhensif à notre égard également. Un des challenges que l'on s'est fixé avec Antoine dans l'écriture du livret n'est qu'à moitié réussi, celui que je nomme ici d'une contre-narration qui viendrait appliquer dans l'écriture une forme d'écoféminisme. Le temps nous a manqué et la déconstruction d'un rapport à l'écriture était trop ambitieuse, de même qu'il nous fallait apprendre à écrire de la SF. J'ai la sensation que les gestes de métier de M et G, aussi précieux soient-ils, n'aident pas à revenir à cette intention première, mais vont plutôt dans le sens inverse. Là aussi, je regarde cela de manière critique et compréhensive au sens où nous n'avons plus le temps ni l'espace pour aller au bout de cette intention. D'ailleurs, et probablement qu'elle se réalise ailleurs, notamment dans la musique, aussi dans la rencontre des métiers et des expériences, et cela pose bien sûr bien trop de questions à ce stade.

Je me pose la question de ma place bien sûr. J'apprécie en fait n'avoir aucun métier aussi. Mon geste de lecture n'est pas assuré, ni mon geste d'écriture du livret. J'ai envie de laisser faire et je suis en confiance avec les personnes autour de la table. Plus tard, il faudra jouer et chanter, je n'aurai fait, dans ce projet, que des choses avec lesquelles je ne suis pas à l'aise, lire et interpréter de la philo, écrire un livret d'opéra SF, chanter et jouer. Je cultive donc mon devenir non spécifique même si la question de la précarité me hante malgré tout.

Je trouve le moment décevant sociologiquement, mais inversement engageant artistiquement. Plus nous avançons dans le travail, plus j'ai l'impression que la création se coupe de ma pratique, en tout cas de la façon dont j'ai envie de la développer. Socialement en revanche, elle me connecte à d'autres compétences, et je travaille dans un espace où je me sens bien confortable. Artistiquement, j'apprends et je comprends un peu mieux les ressorts d'une création artistique depuis celle que je vis à cet endroit. Il y a des choses que je ne vis pas et que je ne vois pas, qui me questionnent, j'aimerais savoir comment mes collègues du jour vivent et vivront à terme cette création. Peut-être que le partage de ce journal sera un moyen de les questionner.

Je pense à la manière dont je pourrais essayer de tenir cette contre-narration. Comment ne pas reproduire des gestes anthropocentrés alors que nous sommes cinq humain·e·s sur une table à réécrire un livret qui doit servir de base de travail à plus de 25 personnes ? L'espace-temps qui guide la création est celui de l'Autorité culturelle, pas celui d'une écologie radicale ou d'un écoféminisme en acte. Je pense à la manière dont s'écrirait possiblement un texte inter-spécifique, en relation fine avec une relation entre deux espèces. Une relation située, en écrivant je pense par exemple à quelque chose qui pourrait s'écrire depuis une SPA, mais en relation très fine avec cet espace et ce qui y vit. L'idée, pour moi, ne serait pas de retomber dans une forme de recherche esthétique et artistique pure. L'écriture prendrait une forme aussi radicalement opposée et, donc, le langage aussi. Une écriture en sigles, en mots, en notes mélangées, donnant lieu possiblement à une interprétation très singulière. Je ne sais pas, c'est une hypothèse.

J'en parle au téléphone avec M. Nous discutons de la manière dont la critique que je pose pourrait trouver une résolution. Si je souhaite suspendre ma critique, c'est que je sais que comme critique énoncée elle finit par être contre-productive (ce qui peut être un geste de résistance face au productivisme finalement) pour moi-même et pour le groupe. Je n'ai pas à l'être, donc, soit je suspends, soit je m'efface. Reste une option l'agir. Est-ce qu'un tel projet s'envisage et peut avoir un sens critique et agir tel que j'ai envie d'agir sur mon environnement. Si oui comment ? Je ne sais pas. Avec A, nous avons eu cette discussion sur la manière dont l'opéra pourrait être le point de départ d'autres actions. C'est peut-être en effet une solution, et c'est peut-être au départ de cela que je peux tirer un fil critique en acte. Je pense à Vaunières notamment, à la manière dont depuis ce lieu, et en s'y raccrochant, on peut tenter quelque chose qui soit de l'ordre de l'expérience radicale

d'écriture contre-narrative, mais ancrée dans des enjeux sociaux et collectifs réels. Je pense à Notoktone et à la manière dont JS pourrait tirer ce fil de l'opéra à Notoktone avec l'idée que j'avais de transplanter Notoktone à l'Abeille. En écrivant, je me dis que je pourrais aussi proposer à M. quelque chose, depuis le travail qu'elle fait sur les « animaux qui n'existent pas ». Je vois ici des possibles, des idées, qui se chevauchent. Je verrai ce que je peux en tirer.

Il y a aussi aujourd'hui la notion de lieu intermédiaire qui sillonne dans nos discussions. Dans l'opéra, il y a la zone trouble, troisième pierre d'un univers binaire. Cette zone trouble et pour moi un lieu intermédiaire, une friche artistique, de même que peut l'être un théâtre. C'est la manière dont l'évoque G. qui parle du « théâtre comme un espace de gymnastique mentale » unique ou extraordinaire. Je note dans cette phrase du coup ce que ce dernier place comme enjeu dans le théâtre et j'y vois, là aussi, ce que je lis chez Dewey de ce que l'art fait à notre monde que d'autres espaces, qui font bien d'autres choses par ailleurs, ne peuvent pas faire. Quelque chose de cet ordre se passe aussi selon moi lorsque l'on projette ironiquement, mais pas que, d'être « plus malin » que la science, que cela nous conduit à envisager une écriture poétique notamment sur des prises de parole de la Tshishma. Je pense à nouveau à la poésie comme l'absence de texte. Demain, alors nous écrivons des textes absents, M. parle aussi de commencer par savoir ce qu'on ne veut pas écrire, ou de parvenir à ne pas écrire ce qu'on voudrait écrire. Cela, justement pour tordre le cou à une sorte de rationalité surplombante et prophétique. Ces exercices, travaux, m'animent.

Lundi 26 septembre 2022

Mots-clés : Dewey – Opéra – Art – amitié – sympathie – fossé

Cette nuit je ne dors pas, j'ai l'esprit encombré. J'en profite pour finir ma lecture de Dewey, ce qui est un évènement en soi. Il faudra que je revienne sur cette fin de lecture et elle rebondit étrangement avec des éléments que nous discutons avec G., puis avec Gu. autour de l'opéra, de certains enjeux. Cette toute fin de livre se découpe d'ailleurs entre deux moments. La matinée de samedi à la Renaissance où, n'ayant pas vraiment de travail à faire en groupe je suis livré à moi-même et décide donc de lire « L'art comme expérience ». Puis il y a cette nuit où dans le tumulte d'une insomnie je lis les dernières lignes. Ces dernières lignes sont curieuses. Elles me font l'effet, dans un premier temps, de se suffirent à elles-mêmes, comme si j'avais pu lire seulement la fin pour comprendre la thèse de l'auteur. Je balaye ce sentiment en me rappelant un peu du labeur qu'a constitué cette lecture commencée il y a presque 9 mois maintenant. Ces lignes sont curieuses aussi parce qu'elles pourraient faire illusion vis-à-vis du temps. Une lecture peu attentive pourrait croire que l'auteur parle de notre époque, mais en s'attachant un peu à actualiser, on mesure comment les choses sont différentes. Sans pouvoir y répondre maintenant, je me demande ce qu'il en est de la dimension « prophétique » de cette fin de livre. J'ai la sensation qu'il spéculé un peu, sans que je parvienne réellement à mesurer si ces spéculations s'avèrent justes ou non. Ce n'est probablement pas si simple, si binaire, « juste ou non », mais la relecture et la manière d'éprouver cette lecture renseigneront probablement.

Les liens que je fais avec d'autres réflexions qui tournent autour de l'opéra, ou encore du film *Dividus*, que nous nous apprêtons à retravailler aujourd'hui et demain avec Laurent, se font probablement autour de deux notions de mon côté, celles de *Dividualité* et de *sympathie* en lien avec l'approche « culturelle », « civilisationnelle » et artistique de Dewey. La manière dont il vient sur ces enjeux me semble encore actuelle si l'on considère ces termes comme encore d'actualité. Ils le sont dans la mesure où ils sont encore très utilisés et ils régissent pour partie notre rapport au monde en le nommant, en l'expliquant. Néanmoins, je confronte son approche à ce que je vis à Mermoz depuis une approche que je dirai fragmentaire, archipelique ou encore *dividuelle* notamment dans la manière dont l'art comme pratique et comme pratique sociale complexifie un peu l'approche de Dewey qui s'en tient finalement à des tendances globales. L'approche

« dividuelle » contrasterait donc avec ce qu'il appelle les « individualités collectives » notion que je retrouve en premier lieu à la page 529 :

« Ces remarques sont simplement destinées à offrir une illustration succincte du fait que toute culture possède son individualité collective. [...] Le caractère indéniable de l'origine et de la signification culturelle collective des œuvres illustre le fait, précédemment mentionné, que l'art est une qualité de l'expérience plutôt qu'une entité en soi. »

Elle contrasterait non pas par opposition, mais justement par questionnement et par actualisation. Elle consisterai à penser ce que j'ai pu évoquer donc à Mermoz autour du fossé qui sépare parfois ce que je ne sait trop comment nommer par peur de maladresse. Un fossé entre des habitudes, des besoins, des envies culturelles et possiblement l'intérêt de se retrouver dans le fossé, là où il est inconfortable d'être, mais où il est possible de trouver des horizons. À Mermoz, cela à pris la forme du projet *Braveheart* et peut-être d'une future maison si l'association l'obtient.

Les autres notions qui font surface sont celles donc de « sympathie » et « d'amitié » qui s'invitent étonnamment à la fin de son ouvrage. La première, « sympathie », m'intéresse parce qu'elle contribue à cette théorie volontairement farfelue que la sympathie est une piste pour penser différemment le rapport au monde, à l'environnement, et les manières de s'y rapporter, de le (se) façonner. Fabriquer par résonance et depuis ce qui résonne chez soi. Toujours pour garder l'exemple de la maison et de ma rencontre avec E. et R. devant la boulangerie de Mermoz. Même si le moment était difficile, à ce moment-là, quelque chose résonnait en moi, et c'est depuis cette résonance que nous nous sommes retrouvé une semaine après. Aujourd'hui encore, j'ai une réelle sympathie pour eux et je mets derrière le mot sympathie beaucoup de poids volontairement, un poids affectif bien sûr, mais aussi un point politique parce que nous résonnons possiblement dans le fossé, par moment. Des exemples comme cela il y en a beaucoup. L'Amitié maintenant est évidemment très reliée à cette notion de sympathie, même si elle m'intéresse sous des formes plus conventionnelles, un ou une amie. Le fait que l'auteur vienne sur ce terrain-là me surprend et me donne des premières pistes, avant de me lancer dans le livre qui traite de cela.

« Le problème en question n'est pas différent de celui que nous éprouvons tous les jours dans l'effort de comprendre une autre personne avec qui nous sommes habituellement en relation. Toute amitié est une solution au problème. L'amitié et l'affection intime ne sont pas le résultat d'informations sur une autre personne, bien que la connaissance puisse favoriser leur formation. Mais il en est ainsi seulement lorsqu'elle devient une partie intégrante de la sympathie à travers l'imagination. C'est lorsque les désirs et les aspirations, les intérêts et les modes de réaction d'un autre deviennent une expansion de notre être que nous le comprenons. Nous apprenons à voir avec ses yeux, à entendre avec ses oreilles, et leurs résultats offrent une réelle instruction, car ils sont fondés sur notre propre structure. » p 537-539

Samedi, au théâtre de la renaissance, je tiens au moins deux discussions qui m'interpellent. Je partage mon rapport critique à la situation avec G.. C'est une sorte de test pour moi. Je ne le connais pas bien, ni son travail, ni ses différentes implications. J'aime beaucoup ce que j'ai vu de son travail. L'autre jour, il dit quelque chose qui me questionne. Alors que ce dernier est un metteur en scène reconnu et dont j'apprécie le travail, il dit que le metteur en scène n'est pas utile au théâtre. Il le dit avec une certaine malice sans développer, mais qui m'amuse aussi. Là, je lui partage mes ressentis, sans vraiment savoir ce qu'il va en penser. Nous discutons donc autour de ce que je documente de l'opéra dans mon journal. Je crois que nous sommes d'accord sur beaucoup de points, conscients que cela est complexe et peut nous emmener loin dans la discussion. Le fait d'en discuter de vive voix fait sens pour moi, car comme pour d'autres situations, je prendrai plaisir à partager mon journal aux personnes de l'opéra, après coup probablement. Cette perspective me

donne à réfléchir sur la manière dont je fais recherche aussi au sein de l'association. Ma pratique, finalement, s'adresse essentiellement à ce milieu qui est le mien. Cette adresse est importante, car je crois que le milieu culturel, et ici le milieu artistique, a besoin de se voir adresser aussi des savoirs situés, à en faire l'expérience. En écrivant cela, je pense à une autre de mes réflexions qu'il me semble avoir samedi matin dans la voiture.

Cette réflexion s'intéresse notamment aux recherches y compris sociales, et aux pratiques artistiques comme pratiques sociales. À la friche, mais ailleurs aussi, on retrouve beaucoup de cette idée de pratiques sociales. Cela va au-delà du fait de considérer les créations comme un moment d'interaction sociale. Oui, l'opéra, par exemple, raconte beaucoup de choses des mondes de l'art, du travail artistique et c'est intéressant. Il est aussi intéressant de voir ce qu'il peut se jouer de politique à ces endroits-là. Mais on voit comment les dispositifs institutionnels coupent aussi l'art du social ou en tout cas pré-dispose l'oeuvre à un type de social conditionné par des règles et des normes pré-établies. Il me semble qu'avec l'opéra nous sommes en prise avec cela. Je note ici une différence avec les travaux de la compagnie Augustine Turpaux, Gabrielles Boulanger, Fabien Pinaroli par exemple. En cela, il y a un vrai travail d'enquête et de recherche qui jalonne le processus artistique et qui dépasse la recherche purement artistique ou esthétique. Chacune de ces formes est une enquête singulière. Mais à qui s'adresse-t-elle ? Là, je crois que cela passe par l'art et par le médium justement utilisé, ce qui est transmis est une forme de rapport au monde par un rapport de perception. Y'a-t-il des oeuvres qui s'adressent à des artistes sans les considérer comme public ? Cette question a-t-elle du sens ? Ma recherche s'adresse avant tout aux frichard·e·s je crois. C'est ce à quoi je pense aujourd'hui avec *DIVIDUS*. Cette oeuvre est pour moi un fragment de friche qui s'adresse aux usager·ère·s du square, peut-être, parce qu'illes y ont participé, mais avant tout à la friche. C'est le sens de l'enquête que je mène notamment avec *Jean-Spagh*, mon dispositif de recherche artistique, aussi bancal soit-il. Quelle différence fait alors une recherche sociologique ? Comment diffère-t-elle ? Peut-être dans cette façon d'adresser, ou dans la forme de l'adresse. Ces réflexions me donnent aussi à penser la recherche-crétion. *DIVIDUS* est une sorte de documentaire et, d'une certaine façon, des choses explicites viennent casser ce qui pour moi pourrait-être de l'ordre de la perception. Il se passe autre chose que ce que je lis dans Dewey et dans ce que je suppose de beaucoup de pratiques artistiques. Quel sens alors prennent ces formes-là ? La tension que j'ai pu documenter entre Laurent et moi autour de cette création n'est-elle pas l'un des bienfaits de ces formes-là qui amènent chacun·e à se décaler au sein du processus. Aujourd'hui, nous sommes très amis et le processus de création continu, ici à Tissot.

Avec Gu et Je. d'abord, je partage une frustration déjà évoquée dans ce journal et une envie, celle de faire de l'art interspécifique. En lisant Dewey, je me dis que cela revient à dire que je souhaite développer une pratique artistique et, en me relisant présentement, cela revient à continuer ce dispositif d'enquête artistique avec Jean-Spagh. Je pense notamment à ces micro-spectacles intersépécifiques. C'est déjà, d'une certaine manière ce qu'incarne JS, que rejoue *Notoktone*, mais aussi *DIVIDUS* à sa manière. La discussion avec Gu. tourne finalement autour de l'adresse, là aussi. Pourquoi l'art doit se faire nécessairement avec un public ? Je parle de faire des spectacles pour l'espace, toujours avec l'idée d'espace comme public, pour retourner l'idée d'espace public. Gu. conçoit difficilement de ne pas jouer pour des humains et évoque une telle pratique comme n'étant pas de l'ordre de l'art, mais plutôt d'une expérience. C'est intéressant, nous sommes vraiment sur le mode du questionnement et de l'étonnement mutuel, donc sans posture dans la discussion. Nous échangeons plutôt en curiosité de comment possiblement on peut se décaler. La toute dernière phrase du livre de Dewey que je crois aimer beaucoup me fait finalement penser à cette discussion. Elle est déjà en italique dans le livre :

« *Mais l'art, là où l'homme ne parle pas seulement à l'homme, mais à l'humanité — l'art peut dire la vérité Indirectement, accomplir l'exploit qui fera naître la pensée.*

Cette phrase est étrange et intrigante et elle me semble bien raconter la relation que j'ai vécue avec ce livre. Elle ponctue finalement assez bien le livre. Dans cette fin de lecture, l'auteur revient aussi sur le rapport nature/culture et je retrouve ici possiblement ce que je retrouve de questionnement chez Descolas, Latour ou encore Haraway. P 532

« Mais le mot « nature » possède aussi une signification dans laquelle il inclut le système entier des choses — dans laquelle il possède la puissance imaginaire et émotionnelle du mot « univers ». Dans l'expérience, les relations humaines, les usages et les traditions font autant partie de la nature dans laquelle et par laquelle nous vivons que le monde physique. La nature en ce sens n'est pas extérieure. »

Ceci est devenu une évidence que beaucoup mettent au travail tant certaines évidences sont bafouées par les logiques dominantes, néolibérales qui s'extraient de la nature de même qu'elle en extrait tout ce qu'elle offre à leurs profits. Mais cette évidence me donne à nouveau à penser à la question de la friche que nous sommes et de la manière dont nous appartenons à la ville. Ce faisant, je dérive sur le mouvement emménager, aménager déménager. Je pense à ce mouvement dans la ville, propre à la ville. Je pense à la manière dont notre association appartient à la ville et dont certaines pratiques artistiques se déploient à même ce mouvement, très urbain, très empreints d'une société urbaine, chose que développe Dewey un peu plus loin en évoquant le passage d'une société rural à une société urbaine et industrielle également. Il y a ici un prisme d'analyse pour moi à envisager, et il faudra que je revienne sur ces différentes pages, d'une façon ou d'une autre. Derrière ces questions, il y a bien sûr la manière dont ce mouvement est également domestiqué.

J'ai un doute sur ce que je parviens à documenter ces derniers temps via le journal. Je crois ne finalement pas écrire sur l'idée de pouvoir utiliser la revue comme un futur outil d'enquête aussi sociologique, un peu à la manière dont j'utiliser le journal. Ainsi, en repensant à la discussion que j'ai avec Régis l'autre jour sur de possibles collaborations, je me dis qu'il pourrait-être intéressant de définir une manière d'intervenir avec la revue. La revue n'aurait pas des contenus définis, mais au contraire pourrait temporairement, sur une semaine ou sur trois ans, accueillir des sujets, des autrices, des auteurs et documenter des actions. Un peu, aussi, à la manière de L'ENTRE. Cela rejoint l'idée que dans la revue Lieu X il pourrait y avoir une rubrique L'ENTRE, ou Journal, ou encore poésie et que cela se dilue dans chacune des rubriques et dans l'ensemble de la revue. Ainsi, on pourrait lire la revue en parcourant chaque sujet, mais en ne lisant que ce qui appartient à L'Entre dans chaque sujet. Où inversement on pourrait lire chaque sujet, mais depuis ce qui appartient au journal. Bref je ne sais pas si ce sont des bonnes idées, mais ça donnera peut-être quelque chose. Cette idée fait d'autant plus lien avec R. qu'il est sur la question de la création d'un lieu ce qui entrerait typiquement dans l'idée d'une revue qui s'intéressent aux expériences localisées, aux lieux.

Mardi 27 septembre 2022 8:50

Mots-clés : footing – corps – enfance – égalité des intelligences – Friche

Je rentre du footing, voilà deux jours que je cours. La semaine passée, je vais au théâtre de la Renaissance à vélo, ces choses là me font du bien, elles accompagnent aussi une attention plus grande à mon hygiène de vie ces derniers jours notamment en termes de nutrition, de d'alcool, où je réduis considérablement ma consommation. Le rapport à l'alcool est délicat chez moi. J'entends récemment l'expression avoir l'alcool mondain, ce qui signifie, pour la personne qui m'en parle, que l'on boit avec les gens et que le fait d'être avec des gens rend cela banale. Je peux facilement

dire que j'ai l'alcool mondain, et comme je n'aime pas être seul, les situations pour boire se multiplient. En août, j'ai aussi arrêté le café. Depuis une semaine d'avoir évacué le café et l'alcool de mon quotidien me fait un bien fou.

Hier, le fait de courir me permet d'évacuer les pensées qui polluent ma nuit. Ces pensées et cette nuit ont donc eu une vertu : me pousser à trouver des moyens pour être mieux avec moi. On me le dit souvent et je commence à le penser, je suis cérébrale, et j'essaye de régler des problèmes que je crois uniquement psychologiques par la pensée et m'étonne que ça ne fonctionne pas. Pour autant, ces dernières années, je crois que c'est justement le cérébrale qui m'invite à passer par le corps, y compris en sociologie, au sens où fabriquer une sociologie passe par l'engagement du corps dans l'action. Je l'ai vécu aussi dans le moment de séparation avec AC, où ma tête m'a demandé de l'aider avec mon corps, cela m'a permis de mieux vivre ce moment sans aucun doute. Ce matin, en revanche, alors que j'ai bien dormi, la fin du footing se caractérise immédiatement par un retour au mental, j'ai le sentiment en l'écrivant que l'énergie a circulé. Je dois m'étirer, gagner pour le dos, mais j'ai envie de me mettre à écrire mon journal. La morale, je me la fais d'abord à moi-même. Cela commence par l'image que je me renvoie. Je ne suis pas un jogger et j'ai un imaginaire lié au footing en ville, un imaginaire peu fertile à vrai dire, probablement plein de jugements, de jalousies et d'images. Le footing me renvoie souvent à cette ville que je n'aime pas, une ville aseptisée où les *joggers* se ressemblent et cours dans des espaces très spécialisés et contrôlés. Les technologies et le marketing se sont adaptées à ses pratiques finalement très urbaines pour donner une esthétique qui colle à celle qu'on veut de la ville néolibérale. Je suis peut-être moins sévère avec la randonnée qui, pourtant, à bien des endroits, répond à des logiques similaires.

Je comprends donc ma critique au sens où je l'accepte avec ses préjugés, mais je ne peux les nier. Se mettre à courir donne assez rapidement à comprendre pourquoi les gens le font. Depuis plusieurs années je pense que je vais mieux physiquement et je n'avais pas couru de cette façon depuis longtemps. Je mesure donc que j'en suis capable, c'est agréable et je reprends du plaisir. En m'étirant donc, je me questionne, suis-je en train de devenir ce que je juge trop vite et trop hâtivement ? Dans quel piège vais-je tomber, moi qui suis sensible aussi à la performance et aux courbes de progressions ? Je ne m'inquiète pas, cela fait seulement deux fois que je cours et je ne crois pas, pour le moment, que je cours un grand danger de ce côté-là. J'aimerais pourtant arriver à ritualiser ce moment tout en cherchant à lui donner un sens critique. Comme bien souvent, c'est d'abord par moi que je dois commencer. Je pense à la drogue. Un ami me dit que lorsqu'il prend de la cocaïne où qu'il boit trop il va faire du sport le lendemain, ça lui permet d'éviter d'être déprimé et cela le remet en forme. Je pense à notre génération donc, le rapport qu'elle entretient à son corps, à l'effort et à la drogue.

Cette pensée dérive sur l'enfance. Courir me renvoie aussi au cross, que je pratiquais comme beaucoup à l'école. On se discipline déjà à courir droit, éventuellement en groupe, à doubler si l'on court plus vite quand nos premières courses, celles de la petite enfance sont plutôt chaotiques, colorées, bruyantes, on ne cherche souvent pas à ne pas se faire doubler, mais plutôt à ne pas se faire (r)attraper. Mais finalement, c'est bien le moment où l'on est attrapé qui rend cette course drôle et utile. Pourtant, courir, même de façon disciplinée, pour moi qui le fait peu, c'est revenir déjà en enfance. La drogue elle, joue peut-être un rôle de désinhibition avec ce que cela à d'extatique, mais aussi de dangereux pour le corps, à court et long terme, et aussi pour les autres, accidents, violences ... Est-ce que je peux penser qu'il y a une forme d'état d'enfance recherché dans le fait de prendre une drogue ? Cela doit-être documenté quelque part.

Je continue à dériver encore vers Rancière et Jacotot. Ce dernier, relayé par Rancière, nous explique comment l'intelligence dont tout le monde est doté est à un moment freinée par une forme d'intelligence considérée comme meilleure, intelligence qui passe par un type d'éducation, l'apprentissage, et notamment apprendre à devenir adulte. Pour le dire trop vite, nous grandissons donc en perdant la capacité à utiliser cette intelligence primaire et égalitaire qui permet pourtant des apprentissages colossaux alors que nous ne partons de « rien ». Je reviens donc sur des réflexions

précédentes, avant ma lecture de Rancière, puis réactivé par Rancière. Celle sur la friche comme espace transitionnelle, idée que Jules Desgoute développait il y'a plusieurs années. Quand j'étais petit, je voulais faire du théâtre, j'en écrivais même, je me souviens ce matin d'ailleurs avoir écrit une courte histoire sur des violences policières, écrite et dessinée dans le train qui m'amenait à Paris en voyage de classe en CM2. J'avais comme « maîtresse » à l'époque Madame Barison ou Nobili, je ne sais plus. Je leur avais fait lire. Ces dernières années, je rejoins la compagnie Augustine Turpaux et récemment j'écris un livret d'Opéra avec mon frère. Ainsi, quelque chose des désirs d'enfant peut se rejouer dans un espace comme la friche ou plutôt dans une trajectoire en friche. À cet endroit, j'ai pu agencer des temporalités, mais aussi développer ou stimuler à nouveau cette égalité des intelligences. C'est aussi, précisément ce que porte en lui le dispositif de marche de la compagnie Turpaux, un principe d'égalité des intelligences. Principe que je peux retrouver dans l'idée de Dewey « d'Art comme expérience ».

À ce titre, la friche est un contre-point à la fois à la « société adulte » et la « société spécifique ». Elle est un lieu de formation égalitaire en tout cas qui travaille une forme d'égalité des intelligences. Elle n'impose pas et ne structure pas cette égalité, elle la laisse opérer, ce qui n'est bien sûr pas sans poser certaines contradictions. Ces contradictions ne sont pas étrangères aux logiques dominantes qui nous traversent. En écrivant, je pense au mail que j'écris récemment sur le relogement de Tissot j'écris « on peut faire sans maman » en parlant de la Ville de Lyon. Il y'a aussi L qui parle de ses maris et ses petits notamment pour signifier qu'elles sont les responsables du jardin d'enfants qu'est la friche.

Je pense ensuite à l'idée d'Haraway, qu'elle nomme dans son livre *Vivre avec le trouble* depuis l'idée de « Faire des parents, pas des enfants ». Elle parle ici de composer des parentés toujours dans cette idée de relations de partenaires. Je ne crois pas avoir encore lu ce passage, mais il faudra que je le fasse. J'aimerais le faire dialoguer avec ces réflexions. Cela m'amène aussi à penser le parallèle avec l'amitié et la sympathie. Je pense à ma relation avec A. notamment dont la citation relayée hier dans le livre de Dewey me donne beaucoup à penser. Avant hier, L. arrive à la friche, le retrouver me fait un grand plaisir, lui et moi, nous sommes comme des gosses, deux copains qui se retrouvent, nous travaillons et nous jouons en même temps, nous projetons aussi beaucoup comme des enfants et depuis des processus sympathiques. Je pense d'ailleurs ce matin au fait qu'il faut que je lui parle de Lieu X. dont il pourrait être un contributeur, en texte, en photo, mais aussi en action à documenter. Il faut que je lise son mémoire que je parcours, accéder à cette partie-là de son travail m'intéresse, c'est aussi une manière d'avancer avec lui y compris pour ma thèse et la manière dont je vais l'écrire avec lui, là aussi probablement par sympathie.

Vendredi 30 septembre 8h16

Mots-clés : Footing – Corps – Technologie – Objet – Consommation – Art – Naples

Ce matin, je retourne courir, je suis assez satisfait, j'aurais pu m'en tenir à ces deux premiers jours de la semaine, puis le foot. Mais hier soir, je me dis que je veux courir un peu plus, aller un peu plus loin. Je regarde donc sur mon téléphone environ la distance que je pourrais parcourir si je remonte en direction du nord pour redescendre ensuite vers *la passerelle de l'Homme de la roche* et revenir à Tissot. Je suis autour des 6 km, peut être deux kilomètres de plus que ce que j'ai fait la veille. C'est mon défi. Il me permet d'aller plus serein à la signature du livre de L. à laquelle j'ai peur de m'autoriser un verre de vin, puis deux, etc. Ce dernier rentre d'ailleurs vers une heure du matin un peu éméché, je sais que j'aurai fait pareil si j'avais passé le pas.

Alors que je cours, j'essaie de m'extirper de mes pensées quand je vois que certaines d'entre elles m'empêchent de profiter du moment, comme j'ai pu le faire lundi et mardi. Je me sens moins exalté, alors j'essaie des choses pour me concentrer ou me recentrer sur mon corps, je me projette à l'intérieur de lui. J'essaie de sentir et de me sentir dans ma cuisse, la droite puis la

gauche. J'ai du mal à me concentrer, à maintenir mon attention en même temps que je fournis l'effort, et de vérifier, le long de la Saône, si je ne fonce pas sur un vélo en traversant la piste cyclable. N'arrivant pas à me concentrer, je m'autorise à me déplacer jusqu'à la poitrine, le long des épaules, de la clavicule. Je parviens un peu mieux à revenir à la cuisse ensuite en me concentrant sur les moments d'impact de la jambe avec le sol, en essayant de sentir ce muscle que je visualise bien, ses fibres vibrer au contact. En voyant les barres d'immeubles, je m'amuse à me projeter à une fenêtre de l'un d'eux au loin. Cette fois-ci je tente de sortir de mon corps pour m'imaginer en train de me regarder courir dans ce paysage, je serais alors un point orange dans ce paysage. De cette fenêtre, il est probable alors que je ne prête pas attention à ce point, peut-être même que je ne l'apercevrais pas.

Alors que je me rapproche de la fin, que mes exercices m'amuse, mais qu'ils m'aident aussi à avancer dans mon objectif de façon assez sereine, une pensée finit par l'emporter. Elle l'emporte parce qu'elle s'installe sans faire mal et que j'apprécie la suivre sur la fin de mon trajet. Je me tourne un peu en dérision. Je pense à mes performances, à mon besoin de performance et au livre que j'achète hier : « Le consumérisme à travers ses objets ». J'achète ce livre parce qu'il pourra outiller la réflexion sur les objets depuis l'ouvrage que nous écrivons en ce moment. Aussi parce qu'il accompagne les réflexions et actions autour de la cuisine du festival l'*Abeille Beugle*. Ce matin, je pense à cette question des performances. J'ai besoin, ou plutôt, je crois avoir besoin, je désire calculer, mesurer mes performances. Je suis un bon fils et client de la société de la performance alors que paradoxalement, je fais un piètre performer. Je refuse de me mettre un téléphone en brassard pour ne pas rejouer l'esthétique néolibérale du jogger, mais je me verrai bien acheter une petite montre discrète pour jouer le même rôle. Pourquoi ai-je besoin ? Et pourquoi maintenant alors que mon défi est modeste et honnête, m'activer, réveiller mon corps avant une journée de travail, activer les énergies qui sont en moi autrement ?

Qu'est-ce que je fais fondamentalement. Mon corps se déplace dans l'environnement, possiblement plus rapidement que lorsque je marche, moins rapidement que lorsque je suis à vélo. Pourquoi ai-je besoin de savoir combien je cours, à quel rythme de façon aussi précise. Je ne sais pas. Peut-être par rapport à l'autre, pour pouvoir me situer, dire à une ou un ami·e fièrement la distance que je cours, en tant de temps. Pourtant je le fais honnêtement, je ne cours pas pour cela, je cours pour moi parce que profondément j'ai besoin de cela en ce moment. La solution est toute simple, je ne dois pas acheter cette montre, ni même continuer à mesurer mes performances au-delà de ce que je fais actuellement, utiliser le téléphone comme une carte, mettre un chrono au départ et l'arrêter à l'arrivée pour voir si je progresse c'est déjà bien, c'est déjà trop.

Là aussi, la notion de progression me questionne, mais je ne suis pas contre parvenir à aller plus loin. Je peux donc me passer de téléphone et de chronomètre (ce dernier étant sur le téléphone que je laisse sur le bureau en partant). Je peux constater que je vais plus loin en allant plus loin. Pour l'instant, je vais essayer de maintenir cet équilibre, cette contradiction ne surajoutant pas d'outil, de consommation, à ma vie actuelle. Je vais continuer à élargir mon champ de course de cette façon en bricolant un calcul et une marge de progression depuis les applications de mon téléphone en sachant aussi qu'il y a une application qui doit centraliser tout ce que je fais de manière cloisonnée. Même en matière d'application, je me laisse bien volontiers dépasser. Je sais aussi que ce besoin de mesurer est probablement un enjeu de manque de confiance, de sentiment d'incapacité. Il y a, à mon avis, beaucoup plus de *joggers* qui s'en foutent, et je suis probablement un peu perturbé. Ce matin, je note d'ailleurs que les *joggers* que je croise n'ont rien du cliché que je me fais du jogging, je croise des gens qui me ressemblent parce qu'ils sont extrêmement différents les uns des autres, je ne vois ni *smartphones* en brassard, ni montre, mais des t-shirts, des barbes, des suites à capuches qui se déplacent tantôt plus rapidement que moi, tantôt moins vite. Je retrouve aussi ce bus qui se gare tôt devant Tissot, mais dont je ne connais pas la raison de sa présence ici chaque matin. Voilà deux fois que nous nous disons bonjour cette semaine avec le chauffeur. Il y a les pêcheurs qui étaient là tous les matins et ces tentes sous le pont avec le chien qui dort le buste

dedans laissant seulement la tête dépassée de l'entrée. Il y'en a qui me semblait préparer un déménagement en gardant une place libre sur les quais.

Alors que je cours, et que je questionne mon rapport à l'environnement depuis le besoin/désir de consommation qu'entraîne chez moi une nouvelle activité, je dérive sur le rapport à l'art et à l'environnement. Detechnologiser son rapport à l'environnement, c'est comme cela que je synthétiserais ma réflexion par rapport à la course. Notre génération doit peut-être s'atteler à cela, faire le deuil de toutes ces informations que l'on peut obtenir sur son corps juste en glissant un téléphone avec la bonne application dans sa poche en début de journée. Je ne le fais pas, mais j'aurais pu le faire selon les chemins que j'aurai pu prendre dans ma vie. Et il y a autour de moi, chez les plus jeunes et les plus âgées, des personnes qui ne sont jamais tombées dans le panneau. Je pense à notamment à l'opéra, à ce personnage qui devient cyborg, il passe dans la zone trouble, l'espace transitionnel ; intermédiaire de notre histoire. Il revient à son monde, tel que le réécrit Guillaume, et là il est en symbiose avec ses machines, elle n'a plus besoin pour faire ses calculs savants de machines spécifiques. Elle est en mesure de réaliser ses calculs par elle-même. Pouvons-nous faire cela ? Les technologies dans lesquelles je suis né peuvent-elles être incorporées, si l'on les délaisse sans se délester de l'expérience qu'on en a faite, pour revenir à un rapport écologique à l'environnement, y compris si cet environnement est technologique ? Qu'est que cela produit actuellement ? Il me semble qu'Haraway l'évoque dans le livre *Vivre avec le trouble*.

Quant aux pratiques artistiques. Je pense soudainement à l'intermédialité justement, quel rapport écologique se joue dans ces pratiques, dans celle de Gabrielles Boulanger qui devait justement venir ce week-end. Elle pratique la balade sonore, le massage en espace public, etc. Il y a la Graffiti qu'évoque S., la manière dont il fait l'expérience d'un environnement « en crise » quartiers populaires, collège qui ferme... Il y a les marches de la compagnie Turpaux, le rapport au corps, à l'espace public, à la communication. Je pense ce matin à Dewey, à la fin de son livre et notamment aux enjeux de rapport de production. Je l'ai lu probablement trop vite et j'y reviendrai. Mais un siècle plus tard, comment la relation à l'environnement, qui caractérise l'activité artistique et le rapport esthétique, s'est transformé aussi depuis la transformation des modes de production, y compris artistique. Cela est probablement très documenté, j'imagine que les chaînes de coopérations de Becker sont, par exemple, une manière de l'aborder, de même que les travaux de Pascal, mais j'ai envie de venir situer aussi ce questionnement à la friche. Ici, le travail de Dewey se mêle donc à une sociologie du travail artistique dont je vais avoir besoin pour ma thèse, mais, aussi possiblement pour mes futures entreprises.

Hier je prends la décision d'annuler Notoktone et de reporter Notoktone au mois de juin, avant-hier je remets en question mon idée d'aller à Naples et hier j'ai envie d'y retourner en tombant sur un livre dont le titre est « Revenir à Naples ». Le livre m'inspire une sorte de western étrange et je me dis que j'aimerais m'amuser avec ce bouquin. Je verrai.